COMMENT JE N'ÉCRIS PAS AVEC L'I.A.

Mon goût de l'effort, la joie qu'il me procure auront raison de moi, forcément : peu d'ivresses laissent indemne. Sans préavis et sans doute lors d'une randonnée à vélo, par les monts du Morvan, m'affalant soudain sur le bas-côté (puisse-t-il être herbu !), y laisserai-je la peau à la discrétion des éléments, ennuagé d'un essaim de mouches comme le blaireau imprudent percuté sous les pleins phares d'un conducteur noctambule (« C'est le cœur qu'a lâché ! – Non ? En pleine descente ? – Ah mais c'est que ça ne prévient pas, ces choses-là ! ça vient au moment qu'on s'y attend le moins ! »).

Il est également possible que la mort me fauche la plume à la main ; mais impossible qu'elle me prenne la main dans le sac : pour écrire ce que je signe, ne peut me venir au désir d'aller fureter dans les arcanes de mécaniques numériques censées augmenter ma productivité : la qualité s'en est ressentie à chaque fois que, par jeu, par curiosité, après avoir moi-même écrit un texte, j'ai testé ce qu'aurait pu en faire l'I.A.

Évidemment, je ne l’éprouve par sur un livre entier. Mais étant donné que "qui peut le plus peut le moins", je la titille sur un texte court et autonome (une de mes courtes nouvelles), voire sur un simple paragraphe. Je résume celui-ci en donnant des indications (par exemple "donner un ton drôlatique"). L’I.A. s’exécute en me proposant un premier texte, puis une version soi-disant améliorée en ceci ou cela, encore une autre version, etc.

Ce n’est pas toujours mauvais, c’est toujours décevant : pauvre en articulations narratives (toujours linéaires), pauvre en vocabulaire (donc en images), ton laborieux ou lourd, le rendu attendu est plat ou n’y est pas du tout, etc.

C’est encore pire si j’impose de fortes contraintes formelles. Par exemple : écrire une saynète d’une centaine de vers en alexandrins, à la façon de Molière, avec six personnages féminins qui ont telles caractéristiques, qui font ceci, cela, etc...

Toutes les versions proposées sont catastrophiques, les "améliorations", plus nulles les unes que les autres. Et là, je ris, ah oui ! je me marre, ayant sous les yeux mon propre texte : « Le précieux manipule ».

https://www.scriptosum.fr/fichiers/Precieuxmanipule.pdf

Bref, dans tous les cas, mon original est bien meilleur et généralement plus compact.
On comprend que je n'ai donc pas lieu de déléguer quoi que ce soit à des IA génératives. J'entends bien que les requêtes adressées à l'outil d'I.A. doivent être le plus précises possible, mais s'il faut tout lui dire, autant le faire soi-même : voyez comme fut laborieuse cette résurrection de Molière : plus de 2 ans de travail, 20000 requêtes I.A. réitérées pour « L'Astrologue ou les Faux Présages ».

A fortiori, sur un travail plus ample (mon « roman » actuellement sur le métier), déjà échaudé par le piètre résultat du test court, que pourrais-je attendre d'une I.A. générative ? Chacun de mes livres est la réalisation linguistique d'un projet très flou ; si j'en ai au départ la pulsion, ce n'est d'abord qu'un élan sourd et rien de sa cinématique ne m'est encore clair : je serais donc bien embêté de devoir rédiger une requête globale d'inauguration, adressée via un « prompt » à une I.A. Car, dans les faits, ce que je veux ne se précise qu'au fur et à mesure que je le fais. Je répète : ce que je veux ne se précise qu'au fur et à mesure que je le fais. Un peu comme dans la construction d'un puzzle, les pièces créées et

imbriquées (les idées, les bifurcations, les paragraphes, etc.) finissent par s'assembler et définir l'image totale.

Tous les livres lus (et ce n'est pas tant leur quantité que la qualité de la lecture que nous y menons, lecture précisément attentive, interactive, sensible, résonnante) participent à la formation d'un écrivain et organisent ses influences. Citons au passage cette effarante ânerie :
« Un écrivain n'écrit jamais seul, il écrit sous influence, en ayant recours à toute une mémoire culturelle. Proust imitait les auteurs du XIXème siècle. Donc pourquoi un auteur ne pourrait-il pas utiliser l'I.A. ? » Alexandre Gefen (tout directeur de recherche au CNRS qu'il est, on serait mal inspiré de faire de ce nom un argument d'autorité). La première phrase est évidente, et son auteur ne fait qu'enfoncer une porte béante. Mais le "donc" laisse à désirer : les deux dernières phrases sont stupides, chacune pour sa raison propre. Proust imitait, oui, mais délibérément, comme exercice de style et dans des textes dédiés, expressément appelés pastiches, des auteurs du XIXème siècle ; et c'est lui qui faisait l'exercice ! C'est lui qui s'entraînait ; l'I.A., c'était lui ! Confondre influence et recours à l'I.A., c'est ne rien connaître

à la génération littéraire. C'est confondre niaisement d'une part ce qui met en jeu des sensibilités, des affinités artistiques, des visions du monde, des vies parallèles, des métabolismes psychiques de la pensée et de l'émotion, et d'autre part, des « process » de mécanique probabiliste…

Pour conclure, c'est donc mon assuétude à la dopamine qui m'empêche de recourir à l'IA. Pas plus que je ne pourrai jouir d'envoyer un tiers en balade cycliste à ma place, pas plus je ne déléguerai à des couches de neurones artificiels la joie de produire littérairement. Je ne déléguerai pas ma réflexion à une machine, je ne ME déléguerai pas ! Tant que vivant je serai, à la forme active le Verbe sera : je réfléchirai, ne serai pas réfléchi ; je vivrai, ne serai pas vécu.

25 septembre 2026



CULTURE BIOLOGIQUE

Natural Intelligence
Certified AI-free

Dominique Drouin
www.scriptosum.fr